

Les métropoles dans la mondialisation¹

Eric Maulin*

* Professeur à l'université
de Strasbourg

« Toute la terre habitable a été de nos jours reconnue, relevée, partagée entre des nations. L'ère des terrains vagues, des territoires libres, des lieux qui ne sont à personne, donc l'ère de libre expansion est close. Plus un roc qui ne porte un drapeau ; plus de vides sur la carte, plus de région hors des douanes et hors des lois, plus une tribu dont les affaires n'engendrent quelque dossier et ne dépendent, par les maléfices de l'écriture, de divers humanistes lointains dans leurs bureaux »² : avec ces mots, Paul Valéry anticipait en quelques lignes le monde qui est devenu le nôtre, celui du recensement général des ressources de la terre.

Dans sa description imagée de la mondialisation, le poète omettait cependant une dimension qui lui était inconnue et nous est devenue invisible à force d'être familière : l'urbanisation. Aujourd'hui, plus de 50 % des hommes habitent dans des villes, c'est-à-dire dans un environnement où la nature est absente ou profondément altérée. Ce phénomène d'urbanisation, ancien sans doute, constaté dès la naissance du capitalisme, s'est considérablement accéléré avec la mondialisation depuis le début des années 1980. Il a favorisé l'émergence de villes immenses, des mégapoles, dans lesquelles s'agglomèrent parfois plusieurs dizaines de millions d'habitants.

1. Ce texte est issu de l'intervention de Eric Maulin lors du petit-déjeuner débat organisé au Sénat le 20 septembre 2012 par Henri de Grossouvre pour le Cercle Colbert sur « La dimension internationale des métropoles ».

2. Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Paris : Librairie Stock, 1931.



Les métropoles dans la mondialisation

La manière d'habiter le monde s'en est trouvée modifiée. Il n'est pas certain qu'elle soit aussi idyllique que le rêvait Marshall McLuhan lorsqu'il décrivait le village planétaire comme une communauté chaude dont les éléments, baignant dans le même flux médiatique, sont instantanément reliés entre eux. Et il reste toujours difficile de dégager une expérience universelle de l'urbanisation, phénomène général mais aux conséquences hétérogènes, qui affecte très différemment les régions du globe, bénéficiant à certaines, en marginalisant d'autres. C'est le premier temps de ce propos : le processus d'urbanisation, générateur tant de bidonvilles que de métropoles au rayonnement international, se caractérise par la pluralité de ses conséquences sur l'organisation de l'espace-monde. On s'attachera ensuite à comprendre la signification de l'émergence des villes-mondes, ces centres urbains qui concentrent, au plus haut degré, les symboles et les moyens de la domination politique, économique et culturelle. Enfin, on examinera la mise en réseau de ces métropoles dans l'archipel mégapolitain mondial, c'est-à-dire la mise en réseau des villes-mondes, dans un espace où une minorité d'hommes et de femmes, dégagés des contraintes ordinaires de l'espace et du temps, monopolisent ressources, pouvoirs et compétences et tendent à former une superclasse mondiale émergente.

MÉTROPOLES ET BIDONVILLES : LES DEUX FACETTES DE L'URBANISATION

La mondialisation est sans conteste un facteur d'urbanisation accrue. Les chiffres sont vertigineux. En 1800, 3 % du milliard d'habitants sur terre vivaient en ville, mais c'est déjà le cas, en 1900, des 15 % des un milliard huit cents millions. En 2005, la population mondiale est de six milliards cinq cent millions et plus de la moitié d'entre eux vit dans les villes. Aujourd'hui, la population est de sept milliards d'habitants dont 55 % vivent en ville et, en 2025, elle sera de huit milliards d'habitants dont 65 % de citadins. En 1950, il y avait 83 villes de plus d'un million d'habitants et quelques villes seulement de dix millions d'habitants. En 2011, 500 villes comptent plus d'un million d'habitants et 23 d'entre elles en comptent plus de dix millions. Selon certaines analyses, ce constat démographique est susceptible de déstabiliser la planète au même titre que le changement climatique, les risques financiers ou le terrorisme.

Ces chiffres sont cependant loin de rendre compte du phénomène très hétérogène de l'urbanisation. Celle-ci favorise l'interconnexion de métropoles qui s'enrichissent de leurs



Les métropoles dans la mondialisation

intrications pour devenir des villes globales. Mais, en étant souvent beaucoup plus rapide que la croissance économique, elle produit aussi des effets délétères dans les pays pauvres principalement en générant d'immenses bidonvilles où les conditions de vie sont misérables. La combinaison d'un exode rural soutenu et d'une croissance économique fragile favorise ainsi des bidonvilles qui abritent actuellement trois quarts de la population des mégapoles du Sud. Un milliard d'habitants peuple ces nouveaux espaces urbains et ils pourraient être trois milliards en 2050, soit un tiers de l'humanité. Déjà en 2007 les Nations unies recensaient 200 000 bidonvilles dans le monde.

Ce phénomène de « mégapolisation » est couramment défini comme une caractéristique de la mondialisation, mais il doit être bien distingué de celui de « métropolisation » qui bénéficie au contraire d'une dynamique économique accompagnant la croissance démographique et la compensant en partie ou en totalité. La distinction entre mégapole et métropole rend compte de cette nuance : la mégapole est une ville qui s'impose à l'échelle mondiale en raison de son poids démographique (comme Nairobi, Kinshasa-Brazzaville par exemple), tandis que la métropole est une ville qui s'affirme à l'échelle régionale, nationale, continentale ou mondiale en raison de son dynamisme économique et de sa capacité à s'insérer dans de multiples réseaux (New York, Londres, Tokyo, mais aussi Frankfort ou Lyon).

La mondialisation altère la souveraineté des États en favorisant une compétition directe entre les grandes villes, qui se positionnent comme autant de centres possibles dans les activités liées à la mondialisation. On constate empiriquement des phénomènes tout à fait nouveaux, comme le détachement relatif de certaines villes de l'arrière-pays national, la croissance de métropoles qui se désolidarisent du pays qui les porte, se détachent des vieux centres industriels en déclin pour se relier à de nouveaux centres de production géographiquement très éloignés. Ce phénomène est particulièrement marqué en Europe où les métropoles concentrent les sièges et les directions de sociétés multinationales qui elles-mêmes délocalisent leur production en fonction des opportunités techniques et sociales offertes dans un marché du travail et de production globalisé.

Il en ressort une nouvelle géographie de la richesse et de la pauvreté, qui ne suit plus les anciennes frontières mais se déploie selon un axe de la centralité et de la marginalité, de l'inclusion et de l'exclusion. Appartenir au réseau des métropoles de son rang – mondiales



Les métropoles dans la mondialisation

ou régionales – ou ne pas y appartenir, en être ou ne pas en être, est devenu la préoccupation politique de nombreuses grandes villes, comme l'illustre à sa manière le rapport parlementaire de Dominique Perben.³

UN CLIVAGE CENTRE/PÉRIPHÉRIE ACCENTUÉ PAR L'ÉMERGENCE DES VILLES-MONDE ?

L'émergence de « villes-monde » est au cœur de la construction de cette nouvelle « géographie de la richesse ». Dans son ouvrage sur la « civilisation matérielle », Fernand Braudel s'est attaché à montrer comment, du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle, les villes marchandes se mettent en réseau les unes avec les autres pour constituer parfois des guildes ou des hanses, dont la plus célèbre est la Ligue hanséatique.⁴ Pour rendre compte de cette puissance, il se sert du concept de « ville-monde », la puissance d'une « ville-monde » s'exerçant sur une partie de l'espace terrestre appelée « économie-monde ». La mondialisation, c'est-à-dire la formation d'une seule économie-monde à l'échelle du monde, confère donc à la « ville-monde » une puissance ou une attractivité que l'on peut qualifier de planétaire. C'est précisément sur ce lien que la ville-monde entretient avec le phénomène de mondialisation que géographes, urbanistes et économistes mettent aujourd'hui l'accent.

Les échanges économiques sont longtemps restés des échanges interétatiques. Cette situation a radicalement changé depuis les années 1980, suite aux mouvements de privatisation, de dérégulation, d'ouverture des frontières nationales aux entreprises étrangères et à la participation accrue d'acteurs économiques internationaux aux marchés globalisés. La globalisation de l'activité économique a produit un nouveau type de structures organisationnelles.

Dans ces conditions, certaines villes, particulièrement bien implantées au centre de multiples réseaux de transports et de communication, parviennent à attirer à elles les centres de commandement politique, économique, financier, culturel, universitaire, etc.

3. Dominique Perben, *Imaginer les métropoles d'avenir*, rapport parlementaire, janvier 2008.

4. Fernand Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme*, Paris : Armand Colin, 1967.



Les métropoles dans la mondialisation

La ville mondiale présente en effet des caractéristiques bien définies : elle concentre des fonctions de commandement économique (sièges de direction des firmes transnationales, services supérieurs aux entreprises, institutions de la gouvernance économique mondiale), regroupe des acteurs de la mondialisation, lesquels organisent la division du travail à l'échelle internationale ; elle regroupe les fonctions de formation et de recherche, les grandes universités, les grands laboratoires, et contribue ainsi de manière décisive à l'innovation ; elle est au cœur d'infrastructures de transports et de communication, elle est interconnectée, facilement accessible à l'échelle mondiale. Elle est donc au centre de l'organisation d'un grand nombre de flux, de marchandises, de capitaux, d'information, de population. Elle participe ainsi à la déterritorialisation des flux qui, selon Gilles Deleuze, est l'une des marques de l'hypermodernité.

Ces villes exercent au niveau mondial des fonctions de contrôle. Elles sont des lieux de concentration et d'accumulation du capital, de la richesse, du pouvoir, du prestige et de la domination symbolique. Elles exercent un véritable magnétisme et rayonnent par-dessus les États. Mais la mondialisation, accentuant la discrimination du centre et de la périphérie, exclut une grande partie de la population mondiale de l'accès aux réseaux et aux lieux qui comptent dans l'organisation du monde.

A cet égard, l'ouvrage qui a sans doute le plus marqué, jusqu'à présent, les études sur les « villes-monde » et les villes globales est celui de Saskia Sassen, *The Global City: New York, London, Tokyo*.⁵ L'auteur, professeur de sociologie à l'université de Chicago, y met en évidence un paradoxe du fonctionnement du monde du début des années 1990 : « A une époque où le développement de la télématique accroît les possibilités de dispersion géographique et annonce le déclin économique des concentrations urbaines, en particulier dans les secteurs de pointe [...], pourquoi captent-[elles] de manière disproportionnée revenus et emplois ? ». Autrement dit pourquoi, alors que le développement des nouvelles technologies de la communication pouvait laisser penser à une déconcentration des activités, à un exode urbain en direction des campagnes réinvesties, c'est le contraire qui se produit ? A cette question, un géographe français, Olivier Dollfus, a tenté de répondre en inventant le concept d'« archipel mégalopolitain mondial ».⁶

5. Saskia Sassen, *The Global City: New York, London, Tokyo*. Princeton : Princeton University Press, 1991.

6. Olivier Dollfus, *La mondialisation*, Paris : Presses de Sciences Po, 1996.

L'ARCHIPEL MÉGALOPOLITAIN MONDIAL : PARIS PLUS PROCHE DE TOKYO QUE DE TOULOUSE ?

La place des villes dans le fonctionnement du monde a radicalement changé depuis la fin des années 1980, selon Olivier Dollfus. Autrefois, les villes structuraient les espaces nationaux selon un modèle cristallin. Aujourd'hui, les villes tendent à constituer des lieux de pouvoir autonomes, inscrites dans des réseaux caractérisés par une importante déterritorialisation des activités. Afin de penser la ville dans ses réseaux, Olivier Dollfus recourt au terme d'« archipel mégalopolitain mondial » (AMM) et tente de rendre compte du fonctionnement des villes en réseaux à l'échelle mondiale.

L'archipel mégalopolitain mondial est l'ensemble des villes qui contribuent à la direction du monde, écrit Olivier Dollfus : « Il est une création de la deuxième partie du XX^{ème} siècle et l'un des symboles les plus forts de la globalisation liée à la concentration des activités d'innovation et de commandement. S'y exerce la synergie entre les diverses formes du tertiaire supérieur et du quaternaire ». ⁷ Les grandes métropoles tissent ainsi des liens directs avec d'autres métropoles, avec d'autres îles de l'archipel mégalopolitain et concentrent entre elles l'essentiel du flux aérien, des flux de télécommunication, des flux de transport, des flux monétaires et financiers – 90 % des opérations économiques et financières s'y décident et 80 % des connaissances scientifiques s'y élaborent. Les villes de l'AMM, au nombre d'une quinzaine, sont de véritables matrices, à la fois productrices d'activités et de richesses et formatrices des cultures, des modes, des mentalités. C'est dans ces grandes agglomérations que se concentrent l'essentiel de l'innovation et de la culture.

René Dagorn pense reconnaître dans la définition qu'Olivier Dollfus donne de l'AMM « les accents de Fernand Braudel décrivant les grandes villes des économies-monde : la splendeur, la richesse, le bonheur de vivre se rassemblent au centre de l'économie-monde, en son cœur. C'est là que le soleil de l'histoire fait briller les plus vives couleurs, là que se manifestent les hauts prix, les hauts salaires, la banque, les marchandises « royales », les industries profitables, les agricultures capitalistes ; là que se situent le point de départ et le point d'arrivée des longs trafics, l'afflux de métaux précieux, des monnaies fortes et des

7. Olivier Dollfus, *op. cit.*, 1996, p. 25-27.



Les métropoles dans la mondialisation

titres de crédit. Toute une modernité économique en avance s'y loge : le voyageur le remarque qui voit Venise au XV^{ème} siècle, ou Amsterdam au XVII^{ème}, ou Londres au XVIII^{ème}, ou New York aujourd'hui. Les techniques de pointe sont là aussi, d'ordinaire, et la science fondamentale, l'accompagnant, est avec elles. Les « libertés » s'y logent, qui ne sont pas entièrement des mythes et pas entièrement des réalités ».⁸

L'AMM ne se réduit pas à une série de métropoles, quelle que soit leur importance, mais il favorise l'émergence de guildes ou de hanses, le réseau des villes mondiales. « Le réseau n'est pas seulement une excroissance de la puissance internationale de la ville », constate René Dagorn, « mais fait partie du principe même de l'archipel ». Les villes de l'AMM ne forment pas « un réseau de centres, mais au contraire des pôles qui fonctionnent en réseau », autrement dit, ce n'est pas un « lieu » mais un processus, un mouvement, une dynamique par laquelle les centres de production et de consommation des services avancés, ainsi que les sociétés locales qui en dépendent, sont reliés au sein d'un réseau global, tandis que leurs relations avec l'arrière-pays se réduisent simultanément. Lorsque Paris sera, demain, à deux heures trente de Tokyo, comme le projette EADS, les relations de Paris avec sa périphérie lointaine, avec Toulouse ou avec la Corse se réduisent relativement.

« Le réseau recrute, forme et promeut », constate Gérard Dussouy.⁹ Sa connotation élitiste laisse donc entrevoir une hiérarchisation qui devient lisible quand, notamment, un acteur s'empare de ces deux avantages que sont la centralité et le prestige. C'est en partant d'un constat analogue que plusieurs auteurs ont montré la montée en puissance d'une superclasse mondiale. La structure réticulaire de la vie économique, politique et culturelle conduit à l'affirmation d'une véritable classe sociale mondiale, formée de dirigeants, qui détient l'essentiel de la richesse et du pouvoir. S'appuyant sur le principe de Pareto, qui généralise ce que l'économiste italien avait mis en lumière, à la fin du XIX^{ème} siècle, à propos de la distribution des richesses dans son pays (20 % des Italiens détenaient 80 % des richesses), David Rothkopf montre que cette théorie est toujours valable aujourd'hui et peut être étendue à l'échelle mondiale, alors que 10 % de la population détient 85 % de la richesse mondiale.¹⁰

8. René Dagorn in Marie-Anne Gervais-Lambony (dir.), *Les très grandes villes du monde*, Paris : Ed. Atlande, 2001.

9. Gérard Dussouy, *Les théories de la mondialité. Traité des relations internationales (III)*, Paris: L'Harmattan, 2009.

10. David Rothkopf, *La Caste*, Paris: Robert Laffont, 2009.



Les métropoles dans la mondialisation

Le développement des métropoles dans la mondialisation est en définitive un phénomène complexe que l'on ne peut réduire à ses aspects positifs ou négatifs. Générateur de richesses mais aussi d'inégalités, de désocialisation mais aussi de restructuration, de changement dans l'organisation économique et de délocalisation, il est surtout un mouvement qui perdure et qui semble aujourd'hui échapper en grande partie au contrôle des Etats.